Cinéma. Verdi : Anna Netrebko chante Lady Macbeth en direct du Met



Cinéma. Verdi : Anna Netrebko chante Lady Macbeth, le 11 octobre 2014, en direct du Metropolitan de New York, 19h. Les performances mondialement retransmises via les réseaux de salles de cinéma partenaires, du Metropolitan Opera de New York sont désormais célèbres et particulièrement suivies. En direct de New York ce jour, samedi 11 octobre 2014, la diva Anna Netrebko, après avoir chanté Leonora du Trouvère à Berlin et cet été à Salzbourg, chante Lady Macbeth : voix expressive et sombre pour un rôle halluciné… le succès sera-t-il au rendez vous pour la soprano nouvellement verdienne ? Réponse dans les salles de cinéma à partir de 19h. **En lire +**



Récital Anna Kassian, soprano à la Garenne Colombes (92)



La Garenne Colombes (92) : Récital Anna Kassian, le 17 octobre 2014, 20h. Récital événement ce 17 octobre au Théâtre nouveau de La Garenne dans les Hauts de Seine : la jeune diva révélée lors du dernier Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini offre un programme belcantiste dans la lignée de son air halluciné, saisissant d'Imogène extrait du Pirate de Bellini, et qui lui a valu en 2013, le Premier Prix du Concours Bellini à l'unanimité. Elle vient d'incarner Hélène des Vêpres Siciliennes de Verdi à l'Opéra de Nice sous la direction de Marco Guidarini et chante Despina du Cosi à paraître chez Sony Classical sous la direction de Teodor Currentzis. Voix veloutée et diction claire et incarnée, la jeune diva a tout d'une grande tragédienne bellinienne : le pathétique et la dignité, le style et l'émotivité, la finesse et la musicalité. La soprano convainc par son chant habité, son souci du verbe et de la situation dramatique, la finesse velouté du timbre et une présence qui frappe immédiatement. Récital événement. **VOIR LA VIDEO : Imogène chantée par Anna Kassian (Concours Bellini, octobre 2013)**.



Le concert prélude à la prochaine édition (4ème) du Concours International de Bel Canto Vincenzo Bellini qui a lieu au **Théâtre de la Garenne Colombes les 30 et 31 octobre 2014**. Douze candidats ont été scrupuleusement sélectionnés par le maestro Marco Guidarini, avant d'être les 30 et 31 octobre prochains soumis à l'évaluation du un jury placé sous la présidence d'Alain Lanceron (Warner Music Group). Après Pretty Yende (2010), Anna Kassian (2013), quel(le) sera la(e) prochain(e) lauréat(e) du Concours Bellini 2014 ? Réponse le 31 octobre au terme de la finale.

+ d'Infos sur le site de La Garenne Colombes

Concours Bellini 2014 à La Garenne Colombes (92)

Récital Anna Kassian, soprano (Premier Prix 2013), le 17 octobre, 20h

Réservation sur le site de la FNAC ou au Théâtre 01 72 42 45 85

Théâtre de La Garenne Colombes : 22, avenue de Verdun
Tél.: 01 72 42 45 74

4ème Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini

Demi-finale 30 octobre 2014 à 19h

Finale 31 octobre 2014 à 20h.

MusicArte Productions site : www.concoursinternationaldebelcantovincenzobelllini.com

Jury 2014

Président : Alain LANCERON

Mme Isabelle MASSET,

directrice adjointe du Grand Théâtre de Bordeaux.

Mr Maurice XIBERRAS,

directeur de l'Opéra de Marseille.

Mme Viorica CORTES, mezzo soprano

Mr Badri MAYZURADZE, ténor, Galina Vichnevskaya, Opéra center

Mr Daniel KOTLINSKY, baryton

Liste des 12 candidats 2014

Adèle BOXBERGER, mezzo (France)

Myrto BOCOLINI, soprano (Grèce)

Paola CACCIATORI, mezzo (Italie)

Jeremy DUFFAU, ténor (France)

Alexey GUSEV, baryton (Russie)

Cristina GIANNELLI, soprano (Italie)

Odile HEIMBURGER, (soprano (France)

Patrick KABONGO, ténor (Congo)

Marion LEBEGUE, mezzo (France)

Victoria MARKARYAN, mezzo (Georgie)

Anna MARSHANIYA(soprano, Georgie/Russie)

Franco CERRI, baryton (Italie)

+ d'Infos : www.concoursinternationaldebelcantovincenzobellini.com



VOIR LA VIDEO : Imogène chantée par Anna Kassian (Concours Bellini, octobre 2013).

France Musique. Alfredo Catalani : La Wally. Samedi 11 octobre 2014, 19h



France Musique. Alfredo Catalani : La Wally. Samedi 11 octobre 2014, 19h. France musique a bien raison de diffuser un opéra peu connu et pourtant géniallissime du regretté **Alfredo Catalani (1892)**, joyau oublié d'un jardin cultivé à l'extrême fin du XIXè, à l'époque où perce le jeune Puccini (son rival très jalousé) et se développe la jeune école italienne galvanisée alors par l'idéal vériste et l'activité d'un certain Boito (d'abord contraire à verdi puis son librettiste de prédilection). La Wally est à l'origine un drame théâtral de**Wilhermine von Hillern** (1836-1916) qui fait le portrait d'une jeune femme au Tyrol à laquelle son vieux père (sexagénaire) veut imposer un parti (Gellner) dont elle ne veut pas. En quête de liberté et d'émancipation, La Wally réalise un combat « féministe » avant l'heure, décidant de sa propre destinée, trouvant dans la nature, un terrain fertile à son imagination et à sa soif de plénitude intérieure.

Le film Diva de Jean-Jacques Beinex, puis A Single Man, premier long métrage de Tom Ford ont extrait de l'ouvrage le fameux grand air incantatoire à la nuit « Ebben? Ne andró lontana » , Et bien je m'en irai loin sur les cimes enneigées… où passe le grand souffle romantique d'une héroïne blessée mais volontaire, qui décide au I, de quitter le foyer paternel, et donc de s'émanciper de la loi autoritaire du père. Maria Callas, Renata Tebaldi,… et bien d'autres immenses cantatrices, ont compris l'intelligence poétique de la musique et le profil psychologique attachant d'une grande héroïne de l'opéra romantique tardif. **En LIRE +**

France Musique. Alfredo Catalani : La Wally. Samedi 11 octobre 2014, 19h.

Versailles. Chapelle royale, samedi 11 octobre 2014, 20h : Requiem Aeternam d'après Rameau



Versailles. Chapelle royale, samedi 11 octobre 2014, 20h : Requiem Aeternam d'après Rameau. Et si Castor et Pollux, opéra funèbre et même ample et spectaculaire réflexion sur la mort, avait outrepasser son cadre lyrique stricte, jusqu'à inspirer par ses thèmes et sa couleur particulière tout un Requiem inédit ? C'est le constat qu'illustre le Requiem Aeternam, abordé par Olivier Schneebeli et ses effectifs choraux ce 11 octobre en un passionnant programme qui s'annonce prometteur : l'ensemble de la matière musicale que l'on écoute, s'inspire ouvertement de mélodies et compositions réalisés par Rameau pour son opéra Castor et Pollux dont la dernière et sublime version date de 1754. En brossant le portrait des frères spartiates Dioscures, Castor mort, Pollux prêt à le remplacer aux Enfers, Rameau a écrit l'une de ses partitions les plus poignantes, véritable succès inégalé pendant tout le XVIIIème siècle. La Messe de Requiem

ressuscitée ainsi affirme la notoriété et l'impact des œuvres de Rameau de son vivant.

Thomas Leconte, chercheur et musicologue du CMBV Centre de musique baroque de Versailles explique l'intérêt de cette résurrection, d'autant plus opportune pour l'année Rameau (250 ans de sa disparition en 1764)…



« *La messe est écrite pour cinq voix récitantes (2 dessus, haute-contre, basse-taille, basse), un chœur à quatre voix (dessus, haute-contre, taille, basse-taille/basse), tous soutenus par trois dessus de violon (et flûtes pour les deux premiers), effectif instrumental assez fréquent dans les répertoires pratiqués dans les cathédrales de province, les maîtres de musique devant souvent se contenter, pour soutenir les voix d' enfants et des chantres, de quelques instruments, à l'ordinaire comme à l'extraordinaire. Cette Messe de Requiem nous est parvenue sous forme de parties séparées (4 parties vocales : dessus, haute-contre, taille, basse-taille ; 3 parties de violon : 1er violon et flûtes, 2ème violon et flûtes, 3ème violon ; une partie de basse continue ; une partie de basson, pour le premier chœur seulement), complétées par deux fragments de partition: l'un, probablement de la main du compositeur, comporte quelques mesures de l'Introït et du Kyrie, avec des variantes plus ou moins importantes par rapport aux parties séparées ; l'autre, de la même main que les parties, donne une version remaniée pour la Post-communion (non retenue pour ce concert). Très fautives – on peut douter qu'elles aient pu servir en l'état à une exécution –, les parties séparées sont également incomplètes. La mise en partition et la comparaison avec les fragments de partitions ont en effet révélé qu'il manquait au moins deux parties séparées dans l'ensemble qui nous est parvenu : une partie de 2ème dessus et une partie de basse ou de 2ème basse-taille,*

que l'on peut partiellement restituer grâce au fragment autographe de l'Introït (2 dessus dans le duo « Te decet hymnus ») et du Kyrie (basse récitante). En revanche, aucun fragment ne permet de restituer la ligne vocale du Sanctus, très probablement confiée à l'une de ces deux voix. Enfin, pour le duo « Lux æterna » de la version originale de la Post-communion, pour lequel il ne subsiste que le dessus vocal, il est possible de déduire une ligne de basse vocale de la partie de basse continue « précise encore Thomas Leconte dans la passionnante notice qui prépare au concert de Versailles.

Requiem inédit d'après Castor et Pollux de Rameau

Soit plus de 15 emprunts à l'opéra Castor et Pollux dans sa version 1754. « Excepté pour « *Et lux perpetua » du Graduel et « Sed signifer sanctus Michael » de l'Offertoire, conçus par combinaison de deux thèmes distincts, un mouvement de la Messe de Requiem se base généralement sur un seul emprunt musical. Il en résulte donc une grande variété d'emprunts, dans des sections généralement assez courtes et assez peu développées, ce probablement pour des nécessités liturgiques. Les citations sont de longueurs variables mais le plus souvent assez courtes, le compositeur ne reprenant parfois même qu'une idée, plus ou moins modifiée, qu'il adapte aux impératifs prosodiques du nouveau texte latin. Les emprunts se font sur plusieurs niveaux. Le plus simple est l'emprunt fidèle à Rameau, avec des aménagements relativement minimes (outre les adaptations prosodiques) portant essentiellement sur l'instrumentation, simplifiée* ».



L’emprunt le plus marquant concerne le récit initial du Graduel (Requiem Aeternam…) qui reprend la déploration funèbre, célébrissime (même Sofia Coppola en fait une scène fameuse où Marie-Antoinette assiste à l’opéra dans son film pop psychédélique) celui quand Télaïre chante en regrettant la mort de son bien aimé Castor : « Tristes apprêts, pâles flambeaux… », l’un des airs les plus sublimes de la littérature ramélienne pour soprano et orchestre.
L’emprunt le plus fidèlement retranscrit a été réservé à l’Offertoire (Hostias et perces »), transposition littérale de l’air pour baryton de Pollux (« Séjour de l’éternelle paix », IV, scène 4). N’omettons pas non plus l’entrée solennelle et majestueuse dès l’ouverture du Requiem, si touchante grâce à la reprise du choeur des Spartiates pleurant la mort du même Castor (Que tout gémisse)… De l’opéra à l’église, la sensibilité et la qualité du recueillement reste intact. Le transfert d’un mode à l’autre, – du lyrique profane au sacré déploratif-, est tout fait légitime. Combien de compositeurs depuis les premiers temps baroques, ont écrit et ébloui indistinctement comme auteurs d’opéras ou d’église, Monteverdi le premier. Rameau ne déroge pas à la règle : il a même imposé son tempérament unique en son siècle, d’abord dans la forme du grand motet, avant de traiter les possibilités illimitées de la scène lyrique. Du vivant même de Rameau, ses opéras ont livré une formidable matière aux Messes données dans les cathédrales de province, messes ainsi élaborées par Louis Grénon (ca 1734-1769) ou aussi Denoyé (mort en 1759). Dans le cas du Requiem de ce soir, les emprunts sont réalisés avec une intelligence et une pertinence rares propres à construire une arche fervente qui touche et convainc par la cohérence de son architecture global. Le résultat est loin de n’être qu’un composite d’airs recyclés sans unité ni gradation.



« On ne doit sans doute pas voir dans ses emprunts une facilité de composition, tant ce type de rhabillage musical est un exercice complexe, mais bien plutôt un hommage à la musique d'un compositeur reconnu de son vivant même comme l'un des plus grands maîtres français. À sa mort, survenue le 12 septembre 1764, tout le royaume célébra unanimement sa mémoire par de nombreux hommages musicaux. À Paris, le principal service, organisé par François Rebel et François Francœur, fut donné en l'Oratoire du Louvre le 27 septembre 1764 et réunit les musiciens de l'Opéra et de la Musique de la cour. On y donna la célèbre Messe des morts de Jean Gilles, retouchée et agrémentée pour la circonstance d'extraits d'œuvres lyriques de Rameau, notamment le chœur « Que tout gémisse » de Castor & Pollux, adapté en Kyrie, ou l'air de Pollux « Séjour de l'éternelle paix », arrangé pour le Graduel. De nombreuses cérémonies furent organisées en province, notamment à Avignon, Orléans, Marseille, Dijon, Rouen… Peut-être la Messe de Requiem anonyme du fonds Raugel constitue-t-elle un témoin musical de ces très nombreux hommages rendus par tous les musiciens du royaume, qui reconnaissaient en Rameau l'un de leurs plus grands maîtres », conclue Thomas Leconte.

Informations
Réservations

Requiem Aeternam, d’après Castor et Pollux de Rameau, 1754

Versailles, Chapelle royale
Samedi 11 octobre 2014, 20h
Olivier Schneebeli, direction
Les Pages et les Chantres du CMBV
Les Folies Françoises

Céline Scheen, dessus
Robert Getchell, haute contre
Arnaud Richard, basse taille

I due Foscari depuis le Royal Opera House, Londres



Cinéma. Verdi : I due Foscari, le 27 octobre 2014, 20h en direct du Royal Opera House de Londres. *Les deux Foscari* de **Verdi**, inspiré de Lord Byron, est diffusé en direct au cinéma depuis le Royal Opera House. En vedette le ténor célébrissime devenu baryton **Placido Domingo**

chante le rôle principal : Francesco Foscari. A ses côtés, le ténor **Francesco Meli** interprète son fils Jacopo. Le drame sombre, étouffant pose les bases du théâtre intensément dramatique de Verdi. L'œuvre n'était plus jouée au Royal Opera House depuis 1995. Antonio Pappano en assure la direction musicale.

Informations et réservation sur http://www.rohaucinema.com/ ou aux caisses information des salles de cinéma partenaires.

La famille Foscari dans la Venise décadente et cynique. Jacopo Foscari, le fils du Doge de Venise, est accusé de meurtre et de trahison. Malgré les supplications de sa femme et de son père, il est condamné à l'exil perpétuel, en particulier à cause d'un ennemi, le sénateur Loredano. L'opéra de Verdi, adapté de la pièce de Lord Byron du même nom, met en lumière l'impuissance d'un père face à la cruauté du monde. L'amour et la détermination de son père et de sa femme Lucrezia ne sauveront pas Jacopo qui meure au moment même où une confession vient l'innocenter… la fatalité et les destins sacrifiés ont toujours inspiré Verdi. Opéra noir et sombre, mais dramatiquement très intense, I Due Foscari reste méconnu du grand public or il concentre déjà le meilleur de Verdi. L'écriture y est concise, efficace, serrée, comme précipitée. L'opéra au Royal Opera de Londres marque les débuts du metteur en scène Thaddeus Strassberger. La richesse de la mise en scène culmine à l'acte III avec la scène flamboyante du carnaval. Acteur hors pair, ayant un souci constant du verbe et du bien chanter, Placido Domingo impose un jeu économe où tout passe par le chant.

En lire + sur le site du Royal Opera House, voir la liste des cinémas partenaires qui diffuse I Due Foscari



Trop rare sur les scènes lyriques, l'opéra de Verdi **I due Foscari** qui annonce Simon Boccanegra, traite de la solitude et de l'impuissance des puissants. A Venise, le Doge Francesco Foscari éprouve la barbarie de l'exercice politique, tiraillé entre l'intérêt de sa famille et le bien public comme la nécessité d'Etat.

Créé au Teatro Argentina de Rome en 1844, *I Due Foscari* éclaire l'inspiration de Verdi fortement marqué par Byron dont il adapte pour la scène lyrique *The two Foscari :* sombre texte théâtral où le doge de Venise, le vieux Francesco Foscari doit exiler son propre fils Jacopo, malgré son amour paternel et les suppliques de sa belle-fille, Lucrezia. Très caractérisée, épique et aussi, surtout, intime, la partition verdienne se distingue par sa justesse émotionnelle dans le portrait du Doge Foscari, immersion au cœur d'une âme humaine, tiraillée et par là, bouleversante.



Les déchirements intérieurs du Doge Foscari à Venise, annonce bientôt la sombre mélancolie solitaire irradiée du Doge de Gênes, Simon Boccanegra, où Verdi développe cette même couleur générale magnifiquement sombre et prenante. Le sens de l'épure, l'économie psychologique ont desservi la juste appréciation de l'oeuvre : ce regard direct sur le tréfonds de l'âme humaine, loin des retentissements et déflagrations collectives parfois assourdissantes voire encombrées (*Don Carlos, La Forza del destino, Il Trovatore, sans omettre le défilé de victoire d'Aida… véritable peplum égyptien*) sont justement les points

forts de l'écriture verdienne. Un nouvel aspect que l'auditeur redécouvre et apprécie aujourd'hui. La scène finale en particulier qui explore l'esprit agité et sombre du Doge Foscari reste le tableau le plus impressionnant: un monologue comparable à la force noire de Boris Godounov de Moussorsgki et dans laquelle brilla le diamant profond de l'immense baryton verdien Piero Capuccilli… Comme Titien portraitiste affûté du *Doge Francesco Venier* dans un tableau déjà impressionniste (où le politique paraît affaibli, hagard, défait, en rien aussi conquérant que le Doge Loredan auparavant peint par Bellini), Verdi brosse une figure saisissante par sa souffrance humaine: un politique, otage du Conseil des Dix, instance haineuse, policière, inhumaine : après avoir pris la vie de son fils Jacopo, le Conseil des Dix lui demande de se démettre de sa charge… ultime sacrifice duquel le Vénérable ne se relève pas.

Verdi : I Due Foscari au Royal Opera House de Londres

Diffusé en direct au cinéma depuis le Royal Opera House **le lundi 27 octobre à 20h15**.
Rediffusé en novembre en différé dans les salles de cinéma partenaires

Chef d'orchestre : **Antonio Pappano**
Francesco Foscari : **Plácido Domingo**
Jacopo Foscari : **Francesco Meli**
Lucrezia Contarini : **Maria Agresta**
Jacopo Loredano : **Maurizio Muraro**
Barbarigo : **Samuel Sakker**
Pisana : **Rachel Kelly**
Chœurs du Royal Opera
Orchestre du Royal Opera House

Mise en scène de **Thaddeus Strassberger**
Décors : **Kevin Knight**
Costumes : **Mattie Ullrich**
Éclairage : **Bruno Poet**

Metz. Opéra-Théâtre. Un amour en guerre, création : 24 et 26 octobre 2014



Metz. Opéra-Théâtre. Un amour en guerre, création : 24 et 26 octobre 2014. Metz accueille une création lyrique, l'opéra de Caroline Glory sur un livret de Patrick Poivre d'Arvor intitulé : « Un amour en guerre ». Mis en scène par Patrick Poivre d'Arvor et Manon Savary, un amour en guerre est la seule création lyrique programmé dans le cadre du Centenaire 2014 de la Première Guerre Mondiale. Un Amour en guerre, c'est l'amour de Madeleine pour Jacques – et de Jacques pour Madeleine – pendant la Première Guerre Mondiale. L'un est au front dans les tranchées, l'autre se désespère de l'attendre sous sa mansarde à Paris. Ils devaient se marier deux ans plus tôt, la guerre les a séparés. En 1917, les premières mutineries, les premières désertions commencent à apparaître sur le front. Elles seront violemment réprimées, souvent par la peine de mort. À l'arrière aussi on se met à douter : cette guerre est interminable. Est-elle justifiée ? Pourquoi sacrifier tant de vies souvent à leur printemps, fauchées par la barbarie décidée par les gradés et les politiques d'une haut … Le texte et sa réalisation scénique et musicale souligne l'absurdité de la haine entre deux peuples à travers les yeux de deux jeunes gens innocents que tout prédisposait au bonheur. Nos vies valent-elles leur querelles géopolitiques ? Il y est question d'amour bien sûr, mais aussi de jalousie et de trahison car,

comme dans tous les drames depuis l'Antiquité, un félon rôde… La compositrice et violoncelliste Caroline Glory et Patrick Poivre d'Arvor rendent hommage aux millions de soldats français fauchés par ce que l'on appelle étrangement la Grande Guerre et dont les noms ornent aujourd'hui les monuments aux morts de tous les villages de France.

Un amour en guerre, création
Musique de Caroline Glory
Direction musicale : Jacques Blanc – Orchestre national de Lorraine
Mise en scène : Patrick Poivre d'Arvor et Manon Savary
Décors et costumes : Valentina Bressan – Lumières : Patrice Willaume
Avec Nathalie Manfrino, Sabine Revault d'Allones, Sébastien Guèze, Jean-Baptiste Henriat, Antoine Chenuet, Chœurs de l'Opéra-Théâtre de Metz Métropole et de l'Opéra national de Lorraine

Metz, Opéra Théâtre
Vendredi 24 octobre à 20h
Dimanche 26 octobre 2014 à 15h
Tarifs : à partir de 14 €

Location :
Opéra-Théâtre de Metz Métropole : 03 87 15 60 60
Opéra-Théâtre de Metz Métropole
4-5, place de la Comédie
57000 METZ
Tél. 03 87 15 60 51
Fax 03 87 31 32 37
http://opera.metzmetropole.fr

Rameau, Grands Motets par William Christie. Les 7,10,11 octobre 2014



Rameau, Grands Motets par William Christie. Les 7,10,11 octobre 2014. A Versailles, puis Poissy enfin Royaumont, Bill l'enchanteur aborde un cycle de partitions dont il est passé maître. Un maître interprète enchanteur et grand dramaturge tant les Grands Motets de Rameau, qui relèvent de la période d'avant les opéras parisiens et versaillais, regorgent d'inventivité, de furie expérimentale d'un jeune compositeur qui passe alors comme organiste d'une paroisse à l'autre : Dijon, Clermont, Saint-Etienne, et c'est probablement à Lyon pour un événement privé ou religieux encore indéterminé que Rameau le Dijonais compose les 3 Motets pour solistes, chœur et orchestre que nous connaissons aujourd'hui. William Christie et ses Arts Florissants ont sélectionné 2 grands Motets de Rameau : Quam dilecta et In Convertendo, offrant aux solistes et au chœur des passages d'une virtuosité exigeante voire spectaculaire qui évidemment rejoint l'éloquence dramatique de l'opéra. Pièces recherchées et très applaudies au Concert Spirituel à Paris, mais aussi dans toutes les nouvelles salles de concerts ou académies de musique qui s'ouvrent partout dans la France du XVIIIè dont celle de Lille, les grands motets deviennent après Rameau et dans son sillon, un répertoire particulièrement recherché des mélomanes curieux de sensations solennelles et raffinées. C'est le cas des Grands Motets de Mondonville qui avec Dauvergne, incarne la génération d'après Rameau. Le Dominus regnavit, et surtout

In exitu Israël avec le repli des eaux du Jourdain déploient une maestrià irrésistible proche des effets de la tragédie lyrique contemporaine : chœurs exultant, solistes embrasés, orchestre impétueux sont autant d'arguments qui accréditent aujourd'hui la valeur de ces pièces grandiloquentes dont William christie qui les a ressucités, exprime le souffle incomparable. A Versailles, Poissy, Royaumont, le grand souffle baroque du motet royal prend son essor avec d'autant plus de réussite qu'il est servi par un interprète inégalé. Outre l'excellence des Arts Florissants (instrumentistes et chœurs), les solistes réunis par Bill, illustrent la vitalité des tempéraments lyriques défendus par le chef fondateur des Arts Florissants, comptant des partenaires fidèles en particulier des anciens jeunes lauréats du Jardin des Voix, et non des moindres : la soprano écossaise Rachel Redmond, Cyril Auvity (haute-contre), Marc Mauillon (basse-taille), Cyril Costanzo (basse)… chacun formé à l'école du bien dire et du mieux chanter. Programme événement.

Tournée des Grands Motets de Rameau et de Mondonville par William Christie et Les Arts Florissants (2h, entracte inclus)

Versailles, chapelle royale
mardi 7 octobre 2014, 20h

Poissy, Théâtre
vendredi 10 octobre 2014, 20h

Royaumont, Abbaye
samedi 11 octobre 2014, 20h

Rachel Redmond, dessus
Katherine Watson, dessus
Cyril Auvity, haute-contre
Marc Mauillon, basse-taille
Cyril Costanzo, basse

Choeur et orchestre des Arts Florissants
William Christie, direction

VOIR les grands motets de Rameau par Bruno Procopio, réalisés au festival de musique sacrée de Cuenca en Espagne, avril-mai 2014 (Maria Bayo, Véronique Bourin, Erwin Aros, Antoine Richard, Les Siècles sous la direction de Bruno Procopio).

DVD. Mozart : La flûte enchantée (Harnoncourt, Salzbourg 2012)



DVD. Mozart : La flûte enchantée (Harnoncourt, Salzbourg 2012). Confirmation : Nikolaus Harnoncourt est un immense mozartien. Il n'a cessé de le montrer à … Salzbourg. Cette Flûte en donne une nouvelle preuve tant par sa profondeur, son humanité, sa joie théâtrale aussi car il s'agit d'un opéra populaire dans la meillure acceptation du terme : accessible, enchanteur, où le charme et l'innocence font mouche. Le Tamino de Bernard Richter convainc dans une production qui rejoint les meilleures réalisations salzbourgeoises : pari réussi donc pour l'ouverture du festival 2012. Simultanément à la sortie de ce dvd miraculeux, Sony classical édite aussi une manière de testament musical et mozartien : les 3 dernières Symphonies conçues comme un « oratorio instrumental ». Lire notre critique des 3 dernières symphonies de Mozart par Nikolaus Harnoncourt, CLIC de classiquenews.

Divin Harnoncourt



Davantage que la réalisation scénique, c'est essentiellement l'interprétation musicale qui force l'admiration. Nikolaus Harnoncourt renouvelle le scintillement instrumental, souligne des combinaisons, des accents, rend compte d'une richesse d'écriture inouï que le chef régénère avec un appétit de premier venu, d'autant que la maestro pétillant et profond peut compter sur la complicité superlative des instrumentistes de son orchestre sur instruments anciens : le Concentus Musicus de Vienne, fondé en 1953-, modèle des ensembles baroques : le sens des phrasés, la précisions des attaques comme des ornements, le timbre, la couleur, le format original du son… tout œuvre à un nouveau spectre musical, plus caractérisé, plus nuancé ; certes moins puissant mais d'une teinte rare qui produit de nouvelles sonorités. Alexander Pereira a réussi à obtenir le retour du grand Nikolaus à Salzbourg car leur relation de travail remonte à Zurich quand le directeur du Festival était directeur de l'Opéra. Réinvestie par de tels orfèvres (et même des vétérans de la pratique « historiquement informée », réactualisant les coups d'archet entre autres-, Alice Harnoncourt, épouse de Nikolaus est comme lui … octogénaire-, la partition éblouit de nouveaux feux, frappant dans l'interaction entre musique et situations, par l'intelligence de l'écriture mozartienne. Harnoncourt s'entend à merveille à exprimer la part si humaine d'un Mozart touché par la grâce, ému aussi, surtout face au destin autant tragique que comique de ses personnages (Pamina, Papageno ne vont-ils pas tenté de sa donner la mort par dépit existentiel ?)…

Et le plateau vocal ? Bon Sarastro de Georg Zeppenfeld ; donc le Tamino (ardent, de plus en plus lumineux) de Bernard Richter, la Pamina de Julia Kleiter hélas tendue dans les aigus. Le Papageno de Markus Werba apporte une contribution sans défaillance, un peu raide (la Papagena est immédiatement mieux chantante, plus naturelle et exaltée), et la Reine de la

nuit de Mandy Friedrich très engagée délivre un portrait éruptif d'une mère honteusement manipulatrice.



Sur les planches, Jens-Daniel Herzog accumule des idées sans beaucoup de cohérence ni d'esthétisme : son approche théâtrale relève de l'atelier expérimental, un bazar illustré qui combine par fragments des séquences et des visuels plutôt éclectiques. Se fondant sur la volonté de Mozart de développer un opéra populaire, le scénographe garde un œil réducteur sur le fil de l'histoire, schématisant à l'extrême une histoire plus complexe entre le bien et le mal sur la manipulation au nom d'un idéal, où les vieilles haines générationnelles – Sarastro et sa secte (ici satanique) et la Reine de la nuit-, s'affrontent, sacrifiant leurs enfants dans un labyrinthe désenchanté, sans issue. La musique comme le sens du conte maçonnique expriment une toute autre réalité que cette lecture prosaïque et linéaire aux costumes laids (palmes de l'horreur pour les blouses et les uniformes en cosmonautes des prêtres de la fratrie de Sarastro ; passons par ailleurs, l'option des 3 garçons vieillis artificiellement, – ne sont-ils pas de vrais sages, guides

utiles dans l’initiation de Tamino). Tout cela manque et d’humour léger et d’onirisme enchanteur. S’il n’était la musique divinement dirigée, le spectacle d’ouverture de Salzbourg 2012 manquerait singulièrement de poésie visuelle, d’enchantement. Après tout ne s’agit-il pas de la Flûte d’enchantée ?

Nouvelle production de la Flûte enchantée de Mozart dans une mise en scène de Jens-Daniel Herzog et sous la direction de Nikolaus Harnoncourt, festival de Salzbourg 2012.

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Die Zauberflöte, opéra en deux actes KV 620 (1791). Livret d’Emanuel Schikaneder d’après Lulu ou la Flûte enchantée d’August Jacob Liebeskind

Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor
Concentus Musicus Wien
Nikolaus Harnoncourt, direction
Jens-Daniel Herzog, mise en scène
décors & costumes : Mathis Neidhardt
éclairages : Stefan Bolliger
préparation des chœurs : Ernst Raffelsberger
Avec Georg Zeppenfeld (Sarastro), Bernard Richter (Tamino), Mandy Fredrich (Königin der Nacht), Julia Kleiter (Pamina), Sandra Trattnigg (Erste Dame), Anja Schlosser (Zweite Dame), Wiebke Lehmkuhl (Dritte Dame), Tölzer Knaben (Drei Knaben), Markus Werba (Papageno), Elisabeth Schwarz (Papagena), Rudolf Schasching (Manostatos), Martin Gantner (Sprecher), Lucian Krasznec (Erster Geharnischter / Erster Priester), Andreas Hörl (Zweiter Geharnischter). 2 dvd Sony classical. Parution : octobre 2014.

Concert, annonce. Saintes, Abbatiale. Sibelius, Dvorak. Tedi Papavrami, le 12 octobre 2014, 15h30

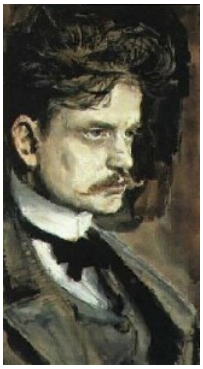


Saintes, Abbatiale. Concert Sibelius, Dvorak. Tedi Papavrami, le 12 octobre 2014, 15h30. Saintes : nouvelle expérience symphonique ? Peu à peu, au fil d'une programmation musicale qui investit le lieu tout au long de l'année, l'Abbatiale de l'Abbaye aux Dames à Saintes confirme son rayonnement comme place symphonique : la voûte sacrée se fait temple de l'expérience orchestrale ; quand il ne s'agit pas des formations sur instruments d'époque (Symphonies des Lumières, Orchestre des Champs Elysées…), la Cité musicale accueille aussi des orchestres reconnus pour leur approche approfondie du répertoire. En témoigne ce nouveau rv dimanche 12 octobre 2014 à 15h30, dédié à Smetana, Sibelius et Dvorak, intitulé « Symphonie Slave », bien que Sibelius incarne tel un pur joyau nordique, la vitalité de l'écriture finnoise en matière de symphonisme ardent, original, irrésistible : son Concerto pour violon, chef d'oeuvre du genre par son introspection expressive et sa pureté d'inspiration (qui confine à l'épure) est ici défendu par l'excellent violoniste Tedi Papavrami. Il est accompagné par l'Orchestre national des Pays de la Loire qui fait sa première entrée sous la voûte de l'Abbaye aux Dames.

L'ouverture de La Fiancée vendue de Smetana est un vrai défi pour l'interprète ; on se souvient avec quel souci de l'expressivité raffinée et trépidante, un Karel Ancerl ou un

Carlos Kleiber dirigeaient ce morceau symphonique aussi riche que tout un opéra, dévoilant chacun des trésors d'invention suggestive. Créé en mai 1886 à Prague, l'opéra confirme le tempérament lyrique de l'auteur ; annonçant l'esprit léger d'une comédie irrésistible, l'ouverture, développée dans l'esprit d'une véritable kermesse tchèque, redouble de nervosité villageoise, fourmille en accents et surenchère rythmique qui en font un morceau de choix pour tout orchestre. Ce n'est pas un lever de rideau mais bien un poème symphonique d'une profondeur inouïe, réclamant de tous les musiciens, une maîtrise absolue des dynamiques comme de la vitalité rythmique. Nerf, élégance et profondeur : le cocktail requis n'est pas évident ; il révèle de toute évidence les qualités (ou les limites) de toute formation…

Le Concerto pour violon de Sibelius



En ré majeur, le Concerto pour violon de Jean Sibelius est assurément son oeuvre phare. Etant devenu l'un des sommets de l'écriture violonistique, retenu par les plus grands concertistes, il s'est imposé naturellement auprès du public. L'opus 46 en ré majeur fut composé en 1903 et, après révision, créé sous la direction de Richard Strauss en 1905 à Berlin. L'oeuvre est contemporaine de l'installation du compositeur dans la villa "Aïnola", à Jarvenpaa, en pleine forêt, à 30km d'Helsinki. Fidèle à son écrtiure et son inspiration de plus en plus exigeante, Sibeliu s'y laisse pénétré par le mystère de la Nature, sublimé en une réflexion perpétuelle sur la forme. Longtemps minimisé en raison d'une apparente et "creuse" rigueur, le Concerto s'imposa néanmoins en raison des difficultés techniques qu'il exige du soliste. Mais en plus de sa virtuosité exigente, le Concert de Sibelius demande tout autant, concentration, intériorité, économie, justesse de la ligne musicale. Autant de qualités qui se sont révélées grâce à la lecture des plus grands violonistes dont il est devenu le cheval de bataille. D'une incontestable inspiration lyrique

néo-romantique, la partition développe une forme libre, rhapsodique, même si elle respecte la traditionnelle tripartition classique en trois mouvements: allegro moderato, adagio di molto, finale. Même si l'inspiration naturelle, panthéiste, du compositeur s'exprime avec clarté, en particulier d'après le motif naturel des forêts de sa Finlande natale, les souvenirs enrichissent aussi une imagination personnelle et intime. A ce titre, le deuxième mouvement pourrait convoquer les impressions méditerranéennes vécues pendant son séjour en Italie. A la sublime sensation du motif forestier, Sibelius ajoute la chaleur parfois brûlante du clair soleil méditerranéen.

Saintes, Abbatiale
dimanche 12 octobre 2014, 15h30

Bedrich Smetana : Ouverture de La fiancée vendue
Jean Sibelius : Concerto pour violon
Anton Dvořak : Symphonie n°7

Tedi Papavrami, violon (Stradivarius Le Reynier)
Orchestre national des Pays de la Loire
Vassilis Christopoulos, direction

Tarifs : de 8 à 32 €
Durée du concert : 1h15

Informations et achat en ligne



Cinéma. Verdi : Anna Netrebko chante Lady Macbeth en direct du Met



Cinéma. Verdi : Anna Netrebko chante Lady Macbeth, le 11 octobre 2014, en direct du Metropolitan de New York, 19h. Les performances mondialement retransmises via les réseaux de salles de cinéma partenaires, du Metropolitan Opera de New York sont désormais célèbres et particulièrement suivies. C'est assurément un nouveau débouché pour l'opéra en plus des représentations dans l'enceinte des théâtres d'opéra et un moyen nouveau d'apprécier la performance lyrique. l'expression plutôt que le beau chant : « âpre, étouffé, sombre », Verdi souhaitait une voix rugueuse, sombre, pour le personnage de Lady Macbeth. C'est elle le cerveau des machinations criminelles, portée par un désir irrépressible de pouvoir. Macbeth suit ce monstre en robe et couronne ensanglantée. Davantage que Schiller dont il transposa sur la scène lyrique Luisa Miller, Don Carlos…, Verdi porte au pinacle poétique et dramatique, son modèle Shakespeare : toute sa vie, il ambitionnera de mettre en musique le Roi Lear (en vain). Le premier opéra shakespearien de Verdi, Macbeth donc (première version florentine de 1847), prélude aux deux miracles de la fin de la carrière, Otello dans le genre tragique, puis Falstaff dans la veine comique.

Le livret de Piave en quatre actes souligne les forces surnaturelles qui apportent leur fausse aide au destin de Macbeth : il sera d'après les 3 sorcières croisées **dans la**

forêt du I, « seigneur de Cawdor puis roi d'Écosse ». De son côté son acolyte et compagnon d'armes Banco, engendrera des rois. Au palais de Macbeth, Lady lit les lettres porteuses de ses excellentes nouvelles : dévorée par le pouvoir, Lady Macbeth pousse son époux à assassiner le roi Duncan qui vient dormir chez eux… Le remord commence son œuvre cependant que Banco et sont ils Macduff découvre l'horreur du crime de lèse majesté, sans pour autant identifier les crimes.

Au II, Macbeth de venu roi paraît lors d'un banquet : Lady Macbeth pousse davantage son époux : il fait tuer Banco (pour qu'il n'engendre pas de rois), mais le fils Macduff lui échappe. Torturé par de nouveaux démons intérieurs, Macbeth croit voir le fantôme de son ancien ami Banco.

Du crime à la folie… Lady Anna

Soupçonneux contre les Macbeth, Macduff s'exile. **Au III, retour dans la forêt des sorcières prophétesses** : Macbeth échafaude de nouveaux plans de meurtre contre Macduff. Survient Malcom, fils de banco qui vient se venger avec son armée en faisant le siège du château de Macbeth. Le culpabilité a fait son œuvre dans l'esprit de Lady Macbeth qui paraît en une **scène de somnambulisme** inouï hagard, hallucinée, détruite. Maria Callas plus expressive que bien chantante a révolutionné la compréhension du rôle de Lady Macbeth, offrant ce style mordant, âpre, crépusculaire dont a rêvé Verdi. Au bord de la folie, Macbeth apprend la mort de sa femme et est finalement tué par Macduff, vengeur de son père honteusement assassiné.



Aucun répit pour le couple de meurtriers et d'assassins : la folie, la lente et irrésistible destruction psychique les guettent et les emportent ; âmes vouées aux ténèbres, les deux Macbeth sont les proies désignées des sorcières démoniaques qui

paraissent deux fois dans l'opéra. Le rôle de Macduff, fils vengeur de banco a révélé les grands ténors du XXème siècle, de Pavarotti à Domingo ; et quel contraste entre la Lady Macbeth triomphante et ivre de victoire politique dans son air de la lettre au I, et son air de folie funambulesque au III. Fidèle à ses propres conceptions dramatiques, Verdi développe une manière elle aussi mordante, expressionniste et fantastique (les sorcières dans les deux scènes de prédiction sont réellement impressionnantes), chaque accent de l'orchestre marque un temps fort du drame : jamais musique et théâtre n'ont été aussi bien fusionnés. Après la création au Teatro della Pergola de Florence en mars 1847, Verdi réalise une seconde version pour la scène du Théâtre Lyrique de Paris, en français, en avril 1865.



Paru en octobre 2010, le cd Verdi d'Anna Netrebko était en réalité un programme annonciateur de ses prises de rôles à venir : en décembre 2013 (Berlin) puis à l'été 2014 à Salzbourg, la soprano a créé l'événement et convaincu dans le rôle de Leonora du trouvère (angélisme incandescent et ivre, tenue vocale lumineuse). Sa Lady Macbeth est l'argument principal de la nouvelle production de Macbeth présentée au Metropolitan de New York en octobre 2014. Un avant goût en a été donné en juin dernier au dernier festival de Munich. Rugissante, perverse, puis détruite hallucinée : que sera concrètement la Lady Macbeth d'Anna Netrebko ? **Réponse ce 11 octobre 2014, sur la scène new-yorkaise et dans toutes les salles de cinéma qui diffuse le direct à partir de 19h.**